LA FRANCOPHONIE DANS L'OUEST CANADIEN : CONNAÎTRE, SAVOIR-FAIRE, ET SAVOIR-ÊTRE

Nathalie Piquemal (Ph. D. anthropologie et éducation, 1999) est professeure-agrégée en éducation interculturelle à l'Université du Manitoba. Elle est spécialisée dans la recherche sur les phénomènes de discontinuité culturelle et d'acculturation pour les élèves autochtones et pour les élèves immigrants, notamment ceux touchés par les guerres.

Yves Labrèche (Ph. D. anthropologie, 2005) enseigne au Collège universitaire de Saint-Boniface. Il est coordonnateur d'une alliance de recherche sur les identités francophones de l'Ouest canadien. Il travaille présentement avec les Métis du Manitoba et ses recherches antérieures lui ont permis de contribuer à la connaissance des cultures autochtones de l'Arctique et du Labrador.

RÉSUMÉ

Dans ce texte, les auteurs explorent l'engagement de la francophonie minoritaire de l'Ouest canadien sur les plans de la connaissance, du savoir-faire et du savoir-être ainsi que les défis qu'elle doit relever. Dans un contexte de recherche interdisciplinaire facilité par le soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (ARUC-IFO 2007-2012[1]), les auteurs avancent le constat selon lequel se profilent, s'entrechoquent et se définissent des communautés francophones diverses et résilientes malgré un paysage hégémonique d'assimilation et d'homogénéisation. Une connaissance de l'héritage culturel et de son histoire, une pratique de la francophonie, ainsi qu'une éthique interculturelle soucieuse d'équité s'imposent comme cadre de référence dans la revitalisation et le renforcement d'une francophonie minoritaire en constante renégociation.

La réalité francophone contemporaine dans l'Ouest canadien est marquée par le changement. Loin d'être figée ou statique, cette réalité francophone offre un paysage multidimensionnel en constante évolution, tant dans l'identitaire que dans le culturel. Minoritaire de fait, elle se définit, se renforce, connaît des reculs alternant avec de nouvelles percées. Cette francophonie minoritaire se redéfinit ainsi, au sein d'un espace démographique marqué à la fois par une identité et un ancrage d'origines (les autochtones) et une identité de migration (les immigrants, parmi lesquels on compte les francophones d'héritage varié, les francophones d'adoption, les nouveaux arrivants), sans oublier le mariage entre premiers migrants francophones (les « voyageurs ») et autochtones, à savoir les Métis. Cela dit, toute réflexion sur la réalité francophone de l'Ouest canadien ne saurait avoir lieu sans le constat préalable d'une dynamique sociale d'assimilation et d'homogénéisation. La vitalité linguistique de la communauté francophone de l'Ouest canadien étant en effet menacée, le fait migratoire n'en devient que plus désirable pour sa survie. Or, la langue et la culture étant intimement liées, le phénomène migratoire qui touche particulièrement les grands centres urbains invite un changement, voire une remise en question de ce que l'on entend par identité francophone. Cette transformation présente des défis et peut être vécue comme un enrichissement ou une menace selon le positionnement social et historique de chacun. L'identité du moi étant liée à la fois à la relation à l'autre et à ce double positionnement, l'identité francophone minoritaire relève ainsi d'un passé historique marqué de conquêtes, de résistances et de conflits, et d'un présent empreint de flux migratoires culturellement et linguistiquement diversifiés. Ces enjeux sont particulièrement saillants dans les milieux éducatifs dans lesquels « se négocient, s'entrechoquent, et se chevauchent, généralement non sans heurt, diverses identités, valeurs, et dynamiques relationnelles » (Piquemal & Bolivar, 2009). La question qui se pose ici devient alors, dans quelle mesure la réussite identitaire francophone passe-t-elle par un enseignement qui prend en compte à la fois la connaissance de la francophonie (histoire et patrimoine), le savoir-faire de la francophonie (parler et vivre en français), et le savoir-être de la francophonie (l'identité, le moi et l'autre dans l'espace interculturel) ?

LA CONNAISSANCE DE LA FRANCOPHONIE : ETHNOGRAPHIE D'UNE COMMUNAUTÉ SINGULIÈRE (HISTOIRE ET PATRIMOINE DES MÉTIS)

L'on ne saurait aborder le thème de la connaissance de la francophonie sans débuter par une référence au passé historique de cette dernière, un passé marqué par diverses lois provinciales discriminatoires qui interdisaient l'enseignement en français dans les communautés minoritaires francophones à l'extérieur du Québec (Thériault, 1999). L'histoire de la francophonie dans l'Ouest canadien, se joue donc dans l'oppression, la résistance et la résilience. Prenons le cas particulier des Métis francophones. Malgré tout ce qui a été écrit sur la francophonie dans le contexte des travaux et colloques du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO[2]) ou d'autres unités de recherche universitaire (p.ex. Institut d'études canadiennes, Université d'Alberta[3]), la connaissance de certains aspects de la francophonie, et plus particulièrement tout ce qui a trait à l'histoire contemporaine et à l'identité des Métis francophones, demeure méconnue.

En dépit de sa marginalisation et de sa dépossession qui remonte à 1870, une certaine vitalité caractérise présentement cette communauté résiliente, comme en témoigne le calendrier des activités culturelles, rencontres et manifestations publiques que ses deux principales associations[2] proposent annuellement. Ces occasions de regroupement se font souvent en partenariat avec d'autres organismes qui partagent les mêmes valeurs et aspirations comme par exemple le programme *Initiatives in French Midwest* au Dakota du Nord en été et la *Soirée métisse* dans le cadre du festival autochtone *Manito Ahbee* à Winnipeg en automne (Labrèche et Letessier, 2011).

Par ailleurs, les Métis s'engagent occasionnellement dans des projets qui requièrent une vision à plus long terme et une imposante mobilisation de ressources et de personnes, comme par exemple toutes les démarches qui menèrent en 2008 à l'inauguration d'un parc commémoratif honorant Elzéar Goulet en présence de ses descendants. La portée éducative et thérapeutique de tels projets marqueurs d'identité ne saurait être sous-estimée. Le parc donne sur la Rivière Rouge, à Saint-Boniface (Manitoba) juste au nord du pont Provencher, autant de noms attribués à des entités géographiques qui évoquent un passé toujours vivant (Léonard, 2008). Dans ces environs, Elzéar Goulet se noyait un siècle plus tôt alors qu'il tentait d'échapper aux soldats anglais qui le pourchassaient. C'est ainsi que la communauté métisse transforme peu à peu le paysage urbain en un lieu de mémoire propice à la réflexion et au travail de réconciliation et de résilience. Si cette tragique histoire commence à être mieux connue au Manitoba, au-delà des frontières de cette province, elle l'est certainement moins que le désenchantement causé par l'affaire Riel il y a près de 125 ans. Ces projets présentent assurément un intérêt pour les enseignants qui veulent inculquer des notions d'histoire et de géographie hors des murs, sans les livres et les autres ressources pédagogiques habituelles.

Par contre, la connaissance du milieu rural demeure à un stade embryonnaire, les sites d'intérêt historique étant plus éparpillés et les ressources et investissements culturels moins importants qu'en milieu urbain. Paradoxalement, malgré leurs racines communes, les communautés métisses et les communautés canadiennes-françaises n'ont pas toujours entretenu des relations amicales et les conséquences de ces frictions se firent souvent au détriment des Métis. Ces derniers doivent dès lors travailler sans relâche à la réconciliation de leurs traditions autochtones et franco-canadiennes tout en reconnaissant qu'ils ne sont plus qu'une minorité minorisée, puisque la majorité des Métis de l'Ouest canadien sont maintenant anglicisés. Face à cet isolement, les Métis francophones du Manitoba travaillent depuis quelques années à créer des rapprochements avec des communautés métisses du Québec et de l'Est du pays qui ont conservé le français comme langue maternelle mais qui souffrent par ailleurs du manque de reconnaissance de la part des gouvernements autant que des Métis anglophones de l'Ouest canadien (Gagnon, 2010). Enfin, pour compliquer le tout, ces efforts d'alliance et ces stratégies d'exclusion se dessinent dans un contexte de multiculturalisme, de bilinguisme, sans compter la mondialisation et l'hybridation culturelle qui viennent semer l'ambiguïté en faisant miroiter la fin des barrières ethno-raciales (Taguieff, 2010).

Par ailleurs, il ne faudrait pas croire que cette nouvelle francophonie soit endogame et la complexité qui découle de cette mixité pose des défis en ce qui a trait à l'éducation en milieu minoritaire. Ainsi, une enquête réalisée par Rocque (2010) met en évidence les défis particuliers et les appuis nécessaires en termes de pratiques éducatives, d'accueil et de respect envers les élèves issus de foyers « mixtes » où l'anglais occupe une place importante, mais dont les parents ont choisi pour leurs enfants la fréquentation d'une école de langue française. Dans ce contexte, l'enseignement de l'histoire présente une difficulté supplémentaire et doit être envisagé comme une forme d'initiation à la citoyenneté. En effet, le retour sur les conflits (par exemple entre orangistes anglophones venus de l'Ontario et franco-métis de l'Ouest canadien) et les zones les plus sombres du passé (impact dévastateur du système fédéral des pensionnats sur les familles et les cultures autochtones) ne doivent pas attiser les rancunes mais plutôt servir à conscientiser les citoyens de demain. Les enseignants doivent ainsi bien maîtriser les stratégies de réconciliation, les techniques de résolution de conflits et les méthodes de communication interculturelle.

LE SAVOIR-FAIRE DE LA FRANCOPHONIE

L'espace géopolitique offre un contexte et des outils qui permettent le savoir-faire de la francophonie, c'est-à-dire la possibilité de fonctionner en français non seulement dans l'espace intime de la famille mais aussi dans l'espace public et institutionnel de l'école et de la société. En particulier, les écoles d'immersion permettent l'adoption de la francophonie, et les écoles francophones, dont celles de la Division Scolaire Franco-Manitobaine (DSFM), permettent le maintien de l'héritage francophone. Si l'enseignement de ce savoir-faire s'inscrit dans une volonté politique de maintien de l'existence des deux langues officielles du Canada, il n'en reste pas moins que les dynamiques d'assimilation et d'hégémonie font de la francophonie dans l'Ouest canadien un fait minoritaire qui a parfois du mal à lier le *faire* à l'*être*. « J'apprends à vivre en français » n'est pas forcément synonyme de « je me définis comme francophone ». (Lafontant, 2002 ; Pilote, 2003). Il y a, en effet, des identités de fait (par exemple : je suis français) et des identités de choix (par exemple : je suis francophone). Certes, l'identité francophone ne se limite ni juste à un fait, ni juste à un choix. L'héritage familial joue un rôle tout autant marquant que les influences médiatiques sur les jeunes d'aujourd'hui. Au milieu de tout cela, l'école, en tant que lieu d'influences et d'affluences, négocie un équilibre nécessaire entre un espace démocratique (je choisis de vivre en français… ou non) et un espace activiste (je m'engage à vivre en français par solidarité).

Mais cet équilibre n'est jamais parfaitement atteint. En effet, les jeunes grandissent et les interactions se déroulent dans un paysage anglophone où sans aucun doute l'affichage comme arrière-plan, à l'instar des emplois comme contexte principal de socialisation, une fois l'école terminée, représente 96 % de l'univers perçu par les Franco-manitobains.

LA SAVOIR-ÊTRE DE LA FRANCOPHONIE

La passage du *faire* à l'*être* relève indéniablement d'une dimension ontologique selon laquelle l'individu sait non seulement « produire la francophonie » mais se reconnaît aussi comme francophone. Il s'agit donc de l'identité, qui repose à la fois sur un héritage et sur un choix. Cependant, le fait identitaire francophone dans un contexte minoritaire tel que l'Ouest canadien est fragile. Il est fragile non seulement du fait de son statut minoritaire dans un paysage où domine l'anglais, mais aussi du fait des flux migratoires qui mettent le positionnement social en mouvance (Piquemal, N., B. Bahi & B. Bolivar, 2010). Un paysage migratoire francophone de plus en plus culturellement diversifié, notamment par les défis humanitaires globaux (réfugiés de guerres) impose une redéfinition de ce que représentent la culture et les valeurs francophones. L'hôte et l'autre (Piquemal & Bolivar, 2009) se côtoient, se cherchent, se heurtent mutuellement. Chacun sait que le nouveau attire et intimide à la fois. Comment, alors, apprendre à être ensemble dans la différence en même temps que dans un espace public partagé ? Certains francophones d'aujourd'hui le sont corps et âme alors qu'ils ont perdu le français. En effet, les guerres ont parfois conduit des familles ou des individus à un exil dans un pays anglophone, exil lors duquel bien des enfants ne peuvent vivre en français (Piquemal, N., B. Bolivar & B. Bahi, 2009). Langue et culture étant étroitement liées, le sentiment d'appartenance à une identité francophone de ces jeunes en est fragilisé. Autant de cas qui témoignent de l'effort de résilience nécessaire au positionnement identitaire francophone dans un contexte minoritaire, voire doublement minoritaire dans le cas des minorités ethniques (Maddibo, 2008).

Par ailleurs, les guerres, conquêtes, et rébellions du passé ont indéniablement façonné un esprit de résistance, voire d'activisme, contre la puissance hégémonique et assimilatrice du monde anglophone, au sein des minorités francophones de l'Ouest canadien. Le désir d'échapper à des relations de pouvoir ainsi qu'à un passé opprimant a tendance à produire, en effet, des activistes dans un espace néanmoins voulu avant tout démocratique.

Par contre, il ne faudrait pas surestimer la résilience des francophones. Ainsi, dans les cinq États du Midwest américain, il y aurait présentement près de 60 000 francophones ou descendants de francophones dont la très grande majorité ne parle plus français. Il s'agit d'une population équivalente à celle du Manitoba francophone, mais contrairement à cette dernière qui a conservé sa langue maternelle maintenant protégée en partie par une politique sur les langues officielles, la francophonie américaine, si elle conserve la nostalgie de ses racines, s'intéresse dorénavant à la généalogie plus qu'à l'apprentissage de sa langue perdue, sauf au sein de quelques départements universitaires (IF Midwest 2008-2010). Par ailleurs, il ne faut pas demander trop directement aux Franco-manitobains s'ils craignent de disparaître comme l'a fait malencontreusement la journaliste Céline Galipeau (2010) lors de son passage à Winnipeg pour marquer le 50e anniversaire de la télévision française de Radio-Canada au Manitoba. Ses propos ont suscité des réactions variées, au moment des entrevues, et certains l'ont fustigée, mais après son départ, bien entendu. Or elle ne venait entre autres qu'interroger deux jeunes appartenant à cette communauté, avec une certaine empathie, comme elle sait interroger les soldats sur le front, ceux qui doivent livrer un combat sans relâche, au risque de disparaître. Mais cette communauté, forte de son bilinguisme et fière de sa culture qu'elle célèbre surtout lors de son festival du voyageur au milieu de l'hiver, ne perçoit peut-être plus qu'il pourrait y avoir péril en sa demeure et semble parfois oublier que le paysage urbain de Winnipeg ne lui renvoie généralement plus que des messages dans la langue de la culture dominante, sauf dans certains quartiers comme à Saint-Boniface, dernier repli où l'on affiche que « C'est si bon » de vivre en français.

Par ailleurs, plus le sentiment de résistance est fort, plus l'ouverture à l'autre (même si le dénominateur commun est la francophonie) peut être difficile. Ainsi, les nouveaux arrivants, bien que grandement désirés pour la revitalisation de la francophonie, présentent aussi un défi pour l'hôte, soit celui de bien vouloir penser autrement la francophonie de sorte à partager équitablement un espace dialogique de réciprocité. Un défi qui représente une richesse, mais un défi néanmoins. Un attachement à des privilèges, parfois péniblement gagnés, la transmission d'une mémoire collective, le sentiment de mériter des droits, sont tous susceptibles d'entraver la rencontre équitable avec l'autre. Le respect de la dignité humaine, une prise de responsabilité dans la lutte contre les inégalités sociales et les disparités mondiales, un élan de réciprocité, sont tous susceptibles de faciliter la rencontre équitable avec l'autre.

Notre dernière réflexion ne saurait passer sous silence la dialectique historique et contemporaine du rapport *hôte-autre*. Il est évident que, fondamentalement, l'*hôte* originel est l'Autochtone et l'*autre* l'Immigrant. Cependant, l'immigrant acquiert avec le temps le statut d'hôte, notamment de par la citoyenneté. Notons par ailleurs que, dans les discours relatifs à la diversité culturelle, lorsque l'on parle de l'*autre*, on fait généralement référence aux minorités ethniques, y compris l'*hôte* autochtone, qui devient alors l'*autre*. Ce glissement de l'hôte à l'autre semble se faire selon la dialectique dominant-dominé ou majoritaire-minoritaire. Autrement dit, par le passé, « je domine, je m'installe, je suis chez moi, et celui que j'ai conquis est maintenant chez moi » (le colonisateur), ou dans le présent, « j'appartiens à la société dominante donc à la norme, tandis qu'il est minoritaire donc différent, sous-entendu hors-norme. »

Dans la connaissance de la francophonie, le défi de définir une identité francophone contemporaine exige un enseignement de l'histoire et de l'héritage culturel qui prend pour modèle et cadre de référence un dialogue critique mettant équitablement en scène l'hôte et l'autre, et reconnaissant les identités d'origine. Dans le savoir-faire de la francophonie, ce défi implique, notamment en milieu scolaire, une pédagogie qui s'inspire du principe d'Aristote selon lequel « une égalité réelle doit traiter inégalement les inégaux et également les égaux. » Dans le savoir-être de la francophonie, ce défi implique non pas la gestion de l'autre, ni simplement la curiosité de l'autre, ou encore le souci de l'autre (Audet, 2008), mais véritablement la rencontre de l'hôte avec l'autre, ce qui exige avant tout une gestion de soi, un regard sur soi et une remise en question de soi. En conclusion, l'enseignement doit commencer par une éthique des accommodements et du dialogue interculturel que l'on saura replacer dans chacune de nos leçons d'histoire ou de géographie. La diversité et la mouvance que nous observons ne disparaîtront pas, malgré une certaine homogénéisation liée à la mondialisation des échanges et des communications.

NOTES

[1] http://aruc-ifo.ca/fr/index.html, consulté le 4 juillet 2011.

[2] http://www.ustboniface.mb.ca/cusb/cefco/ ; p. ex. Sing 2008.

[3] http://www.csj.ualberta.ca/iec-csi/index.php/revue-internationale-d-etudes-canadiennes/ ; p .ex Sing 2010.

[4] Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba et Conseil Métis Elzéar Goulet (section francophone de la Manitoba Métis Federation) ; http://www.unionnationalemetisse.ca/ et http://www.elzear-goulet.org/

RÉFÉRENCES

Audet, G. (2008). « La relation enseignant-parents d'un enfant d'une autre culture sous l'angle du rapport à l'altérité ». *Revue des Sciences de l'Éducation*, 34(2) : 333-350.

Gagnon, D. (2010) « L'éducation des Métis de l'Ouest et les revendications identitaires des jeunes métis francophones du Manitoba », in Annie Pilote et Sílvio Marcus de Souza (dirs.), *L'identité chez les jeunes de groupes minoritaires au Canada et au Brésil*. Québec, Presses de l'Université Laval : 99-118.

Galipeau, C. (2010). Entretien avec Marie-Christine Bruce et Mathieu Labossière, Radio-Canada, Émission spéciale au Manitoba, 22 avril 2010, http://simondurivage.ca/emissions/telejournal/2009-2010/Reportage.asp?idDoc=109412.

IF Midwest (*Initiatives in French/Initiatives en français : A Magazine of Initiatives in French in the Midwest 2008-2010), vol. 1 à 3*. Grand-Forks, The University of North Dakota.

Labrèche, Y. (2009). « Henri Létourneau et la tradition orale des métis », dans D. Gagnon, D. Combet et L. Gaboury-Diallo (dirs.) *Histoire et identité métisses : hommage à Gabriel Dumont*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface : 325-340.

Labrèche, Y. et A.-S. Letessier (2011). *Accompagner et traduire : réclamation identitaire, commémoration et vitalité culturelle chez les Métis francophones du Manitoba*. Communication présentée le 25 septembre 2010, Colloque du CEFCO, Campus Saint-Jean, Université de l'Alberta. Texte soumis pour publication.

Lafontant, J. (2002). « Langue et identité culturelle : Points de vue des jeunes francophones du Manitoba ». *Francophonies d'Amérique*, 14 : 81-88.

Léonard, C. (2008). « Le patrimoine toponymique d'origine et d'influence françaises à l'école en milieu minoritaire : une voie de construction identitaire à emprunter ». Éducation francophone en milieu minoritaire, 3(1) : 15-31.

http://www.ustboniface.mb.ca/cusb/reefmm/Notrerevue/volume3numero1.htm

Madibbo, A. (2008). « The integration of Black francophone immigrant youth in Ontario : challenges and possibilities ». *Canadian Issues* : 45-49.

Pilote, A. (2003). « Sentiment d'appartenance et construction de l'identité chez les jeunes fréquentant l'école Saint-Anne en milieu francophone minoritaire ». *Francophonies d'Amérique*, 16 : 37-44.

Piquemal, N., B. Bahi & B. Bolivar (2010) « Nouveaux arrivants humanitaires et économiques au Manitoba francophone : Entre défis et succès social » *Revue Canadienne de Recherche Sociale*, 3(1) : 41-51.

Piquemal, N., B. Bolivar & B. Bahi. (2009). « Nouveaux arrivants et enseignement en milieu franco-manitobain : défis et dynamiques ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 21(1-2) : 329-355.

Piquemal, N. & B. Bolivar (2009). « Discontinuités culturelles et linguistiques : Portraits d'immigrants francophones en milieu minoritaire ». *Revue d'Intégration et de Migration Internationale*, 10 : 245-264.

Rocque, J. (2010). « Le phénomène des couples mixtes et l'école de langue française en milieu francophone minoritaire ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 21(1-2) : 249-303.

Sing, P. (2008). « Cuisine et identité culturelle : discours et représentations chez des écrivains franco-canadiens et métis d'ascendance française contemporains ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 20(1-2) : 33-54.

Sing, P. (2010). « Mission mitchif : courir le Rougarou pour renouveler ses liens avec la tradition orale ». *Revue internationale d'études canadiennes* 41(1) : 193-212.

St. Denis, V. & C. Schick. (2003). « What Makes Anti-Racist Pedagogy in Teacher Education Difficult? Three Popular Ideological Assumptions ». *Alberta Journal of Education*, vol. 49, n° 1 : 55-69.

Taguieff, P.-A. (2010). « Une nouvelle illusion théorique dans les sciences sociales : la globalisation comme "hybridation" ou "métissage culturel" ». *Observatoire du communautarisme*, www.communuatarisme.net, site internet consulté le 14 septembre 2010.

Thériault, J. Y. (1999). *Francophonies minoritaires au Canada, L'état des lieux*. Moncton, Éditions d'Acadie.